

Lors de la construction du Château Haldimand (1784-87), le "magasin des poudres" devint une dépendance du nouvel édifice, et on l'utilisa de diverses manières selon la destination du bâtiment principal, qui lui était contigu.

La voûte cintrée de la vieille construction française dut répéter bien des sons d'orchestre, bien des accents joyeux à jamais éteints, pendant la période comprise entre 1787 et 1834, alors que la destination à peu près unique du Château Haldimand était de recevoir le beau monde de Québec, aux fêtes officielles données par le Gouverneur.

On sait que le Château Saint-Louis (le deuxième Château Saint-Louis, construit par Frontenac de 1694 à 1698, et haussé d'un étage de 1809 à 1812) fut détruit par un incendie le 23 janvier 1834. Lord et lady Aylmer vinrent alors habiter le Château Haldimand ou Vieux Château, avec le personnel de leur maison. Le "magasin des poudres" que M. de Denonville avait relégué en dehors de l'enceinte du Fort Saint-Louis, se trouva ainsi rapproché de la source des honneurs, habité presque par le gouverneur lui-même !

Un plan daté de 1853 nous fait voir l'étage inférieur du Vieux Château occupé par les départements des Travaux Publics et des Terres de la Couronne du Canada-Uni, et le "magasin des poudres" par les archives du Secrétariat Provincial. Ce fut la dernière période glorieuse du vieux magasin. En 1857, lors de la première installation de l'école Normale Laval, il fut prosaïquement converti en... cuisine ! *Sic transit gloria mundi.*

A l'odeur de la poudre avait succédé l'odeur des parchemins ; à celle-ci succédait les parfums de la friture. Il y avait compensation.

* *

Construit vers la fin du dix-septième siècle ; englobé, juste un siècle plus tard, dans des bâtiments qui le tinrent caché pendant cent ans, le vieux "magasin" était à peu près inconnu de la ville de Québec, quand la démolition du Château Haldimand, au printemps de 1892, vint révéler son existence au public et livrer aux regards sa massive et solide construction.

On n'y fit guère attention tout d'abord, et la pioche du démolisseur y avait pratiqué de larges trous lorsque des citoyens influents s'interposèrent et demandèrent au syndicat du Pacifique de préserver ce curieux bâtiment de la destruction.

La presse se mit de la partie. M. James LeMoine et M. Joly de Lotbinière, entre autres, publièrent dans le *Morning Chronicle* des lettres intéressantes.

M. LeMoine prétendait, avec raison, que l'ancienne dépendance de l'Ecole Normale était bien la *Vaulted House, originally a Powder Magazine*, dont parlait M. James Thompson, dans son journal du 21 août 1787. De plus, il s'appuyait sur les indications d'un ancien plan du Fort Saint-Louis, pour conjecturer que ce magasin pouvait bien avoir existé en 1690, lors de l'attaque de Québec, par l'amiral Phipps.

De son côté, M. Joly de Lotbinière demandait que le vieux "magasin" fut préservé de la destruction, surtout s'il était prouvé qu'on avait tiré de ses flancs la poudre avec laquelle Frontenac avait fait parler ses canons, et donné au représentant du prince d'Orange la foudroyante réponse répercutée par les échos du grand fleuve et de l'histoire.

Mais il eût fallu dire tout cela plus tôt. Le bâtiment était déjà partiellement démolí, et l'idée de le réparer et de faire du vieux-neuf ne plaisait pas à tout le monde. Puis, à côté de l'érudit M. LeMoine et du chevaleresque M. de Lotbinière, il y avait d'autres hommes qui ne se laissaient pas émouvoir par tous ces souvenirs étayés d'hypothèses, et poussaient à la démolition. De ce nombre était M. George Stewart, rédacteur en chef du *Morning Chronicle*, auteur d'une étude sur Frontenac, membre de la Société Royale du Canada, un lettré par conséquent.

Les travaux, cependant, étaient suspendus, et la bataille se continuait dans les journaux, — certain correspondant, d'une publication anglaise, prétendant que M. LeMoine faisait erreur dans ses conjectures, lorsque le syndicat du Pacifique donna

ordre aux démolisseurs de continuer leur œuvre. Ceux-ci ne se firent pas prier, et la raison du plus fort étant toujours la meilleure, on trouva que le syndicat avait raison.

Deux ou trois jours avant cette décision, le *Courrier du Canada* avait publié sous la signature : E. Rimbault, l'article que voici :

"LA VETUSTOMANIE"

"Je n'ai pas été peu surpris d'apprendre, ces jours derniers, que la démolition de la vieille cuisine de l'école Normal-Laval était arrêtée, parce qu'il avait plu à quelques personnes, dont je respecte les motifs sans partager leur manière de voir, de représenter à la compagnie du chemin de fer du Pacifique que l'on profanait une relique du passé.

"Tout le monde se fait antiquaire depuis quelques temps. On s'imagine qu'en parlant vieilleries on devient immortel ; et comme on sacrifie à l'amour de la gloire tout autant qu'à l'amour de la gloire, on a vu des adolescents désolés de leur jeunesse rêver sur les vieux murs et professer un respect de convention pour tout ce qui est craqué et lézardé.

"Ne confondez pas, messieurs.

"Les reliques historiques doivent nécessairement se rattacher à quelque fait important ; les reliques artistiques doivent avoir quelque mérite au point de vue de la forme. Or, nous sommes ici en présence d'un vieux bâtiment très laid, qui a peut-être été construit du temps des Français pour y mettre des barils de poudre. Plus tard, on y a mis de la farine, de la viande, des vieux tuyaux et des chaises cassées. Aucun personnage historique n'y a versé son sang ; seulement c'est vieux.

"Eh ! le rocher voisin est vieux, lui aussi, cela doit suffire.

"Les murs de Lutèce, au temps de Clovis, enseraient "la cité" dans un espace restreint. On les a démolis, et on a bien fait.

"Plus tard, les *bull works* (boulevards) ou fortifications de Paris, nuisirent à la circulation. On les abattit également, mais on conserva deux portes : la porte Saint-Denis et la porte Saint-Martin, non pas parce qu'elles étaient vieilles, mais parce qu'elles étaient belles : ce sont des reliques artistiques.

"A Québec, on semble ignorer que les murs de la ville sont relativement modernes, et que, depuis l'incendie du château Saint-Louis, en 1834, les seuls antiques souvenirs militaires de notre ville sont les vestiges des redoutes françaises du Cap Diamant et le "bastion du bourreau," situé entre la porte Saint-Jean et la côte du Palais.

"Lorsqu'on a démolí les portes Prescott et Hope, on a fait œuvre d'intelligence. Ces portes étaient laides et nullement antiques. Mais on a commis une faute en démolissant la belle porte du Palais, qui était un véritable ornement pour la ville.

"Donc, conservons les reliques historiques et les reliques artistiques : mais à bas les vieux hangars et les vieilles cuisines.

"Quelle idée étrange de vouloir conserver ces horreurs sans noms, sans histoire, simplement parce qu'elles sont vermoulues !

"Pauvre esprit humain, comme il lui est difficile de rester dans le droit sentier ! A côté de l'enthousiasme il y a l'exaltation ; à côté de la science, il y a le charlatanisme ; à côté du courage, il y a la témérité ; à côté de l'archéologie, il y a la vétustomanie.

"Le mélodieux Lamartine a dit excellemment :

Et l'histoire, écho de la tombe,
N'est que le bruit de ce qui tombe
Sur la route du genre humain.

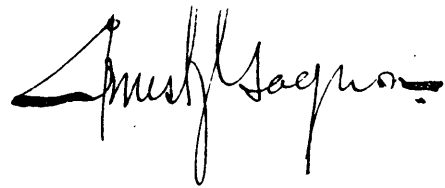
"La vieille cuisine de l'école normale n'a jamais entendu d'autres bruits que des bruits de casseroles : ce ne sont pas ceux qui doivent être répercutés dans nos annales historiques."

Depuis que ces discussions ont eu lieu, l'auteur de cette notice a non-seulement trouvé, dans les archives officielles, les documents émanés de Denonville et de Frontenac que l'on a vus plus haut, mais il a pu encore consulter, à l'Université Laval, un plan du fort St-Louis de la fin du dix-septième siècle, que lui avait signalé M. Ernest Myrand, où

le "magasin des poudres," dans sa position oblique par rapport à la rue de Carrières et avec sa division en deux compartiments, est clairement indiqué, en dedans de l'enceinte du fort.

Le "magasin des poudres" construit par le marquis de Denonville, en 1685, et le Château Haldimand qui le tenait caché depuis 1785, ont maintenant disparu, et un pan du nouvel hôtel Château Frontenac s'élève déjà sur l'emplacement qu'ils occupaient.

Les démolisseurs ont donné raison à M. Rimbault ; les documents ont donné raison à M. LeMoine, et nos annales historiques ont livré le plus modeste et le plus inoffensif de leurs secrets.



NOS GRAVURES

BATISSE DE LA DOUANE, A QUÉBEC

Nos bons amis de Québec ne remarqueront pas sans une certaine satisfaction, nous aimons à le croire, que LE MONDE ILLUSTRÉ leur consacre, cette semaine, deux de ses pages d'illustrations. Nous avons tenu à montrer, à côté des ruines que déplore la bonne vieille capitale, les monuments de prospérité qui font sa joie ; avec l'hôtel Château de Frontenac, nous avons choisi l'hôtel des Douanes, ce massif et imposant édifice qui fait l'orgueil de nos compatriotes québécois et l'admiration des touristes nombreux qui viennent s'extasier sur le charme pittoresque de l'antique cité française en Amérique.—J. St.-E.

L'HOTEL FRONTENAC, A QUÉBEC

Grâce à l'obligeance de l'administration du Pacifique Canadien, il nous est loisible de faire voir à nos lecteurs une exacte photographie du plan de cet édifice magnifique que la compagnie fait construire à Québec. Ce sera un bijou du genre.

A propos de cette construction, on pourra lire avec fruit et avec intérêt l'important article de notre savant collaborateur, M. Gagnon, de Québec. Cette magistrale pièce d'histoire se trouve dans une autre page. L'intrépide archéologue retrace, à travers nos siècles historiques, les vicissitudes par lesquelles a passé l'emplacement où va se dresser le monumental hôtel. Et c'est fait de main de maître : qu'on lise.

Voilà le troisième article que nous donnons, de M. Gagnon, sur des sujets aussi pleins d'attrait pour les fidèles de notre histoire ; espérons que ce ne sera pas le dernier.—J. St.-E.

L'ARLEQUIN

Une jeune et piquante Parisienne, portant de gracieuse façon l'antique costume—charmant toujours—des vieux bouffons de la comédie française, voilà un sujet assez souvent traité, que M. Carrier-Belleuse a rajeuni de son spirituel pinceau.

Pourquoi le costume d'Arlequin exerce-t-il tant de séduction sur les femmes ? C'est là un point de psychologie féminine qui demanderait à être traité philosophiquement. Est-ce parce que cette jolie veste est de toutes les couleurs, et que, comme les couleurs sont toutes jolies, ce costume va à tous les teints ? C'est possible ; toujours est-il que celle-ci est des plus gracieuses sous ses fanfreluches, et son charmant sourire, au seuil de ce numéro, séduira certainement tous les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ.

Joseph Ruby of Columbia Pa., a souffert depuis sa naissance d'humeurs scrofuleuses jusqu'à ce qu'il ait été entièrement guéri par la Sarspareille de Hood.